

être humain, après un demi-siècle de souveraineté ?

Quand les Américains arrivèrent, Manille la capitale était une ville sordide et immonde, sauf les quartiers peu étendus où vivaient les planteurs espagnols et les fonctionnaires coloniaux. Les Américains ont embelli ces quartiers. Ils ont bâti de beaux boulevards, larges et bien pavés et de grands hôtels et des habitations modernes.

Les hommes d'affaires élevèrent de majestueuses villas pour eux-mêmes et les hacenderos indigènes se logèrent à côté de leurs nouveaux partenaires américains.

Les touristes restent bouche bée et s'émerveillèrent à la « grande œuvre » que l'Amérique a réalisée outre mer. Ils n'ont rien vu et on ne leur a rien montré au delà des beaux boulevards et des bâtiments. Mais Manille reste encore composée d'immondes taudis. Promenez-vous dans les quartiers où vit la masse de la population ! Derrière les bâtiments modernes de béton de la place Santa Cruz s'élèvent les bidonvilles, les cabanes, dont les longs pilotis mal joints reposent dans la boue de la bruyante rivière Pasig.

De grandes superficies couvertes de taudis constituent les districts de Tondo, Ermita, Binondo, Malate et Singalong. Là vous rencontrez des rues non pavées, dépourvues de trottoirs, avec des

fosses ouvertes et des mares stagnantes pour les ordures. Les maisons sont de pauvres huttes délabrées, la plupart dépourvues d'éclairage électrique, encore moins possédant des canalisations de gaz et d'eau. Les mouches bourdonnent en noirs essaims, transportant la maladie et la mort. Quand il pleut, les rues deviennent de véritables fondrières. Partout flottent des miasmes putrides.

C'est là le Manille que je vis à la veille de la guerre du Pacifique et il en est encore ainsi aujourd'hui selon les récents articles horrifiés de la presse philippine. Oui, l'impérialisme américain a réalisé une grande œuvre à Manille. Il a rendu la vie beaucoup plus confortable à ses propres agents et à ses domestiques philippins et fut si fier de son œuvre qu'il a même baptisé la ville « Perle de l'Orient ».

Il y a seulement deux autres villes de quelque importance : Cebu, dans l'île du même nom, et Hoilo, dans l'île de Panay. Là, les conditions sont aussi mauvaises qu'à Manille. Sauf quelques légères touches modernes ajoutées par le commerce américain, elles ressemblent à ce qu'elles étaient plus d'un demi-siècle auparavant quand les exploités espagnols étaient étendus sur leurs vérandas ombragées et comptaient l'argent produit par les récoltes des plantations.

LES CONDITIONS DU VILLAGE

Ce sont là les villes. Mais allez dans les **barrios** (villages) et vous rencontrerez d'une façon encore plus étendue la gangrène de l'impérialisme et du féodalisme. Le village n'est qu'un agrégat de misérables paillettes serrées autour d'une place. D'étroites allées non pavées passent pour des rues. Il n'y a aucun système d'hygiène moderne. Des lampes à pétrole et la lune tropicale fournissent le seul éclairage pour la nuit. La saleté et la puanteur se trouvent partout. Maladie. Manque de docteurs et d'infirmières. Taux de mortalité infantile élevé. Durée moyenne de la vie très courte. Possibilité d'éducation très faible sinon nulle. Analphabétisme développé. Pauvreté sinistre et endémique.

Ces dernières années les choses ont empiré, si pire est possible. La guerre avec ses destructions et son chaos a

détruit l'édifice économique déjà frêle et augmenté les misères du peuple. Aujourd'hui tous les éléments d'une crise économique et sociale aiguë existent. La chute des exportations, effet de la contraction des marchés, a entraîné un déficit chronique du commerce extérieur et par suite une saignée dans les réserves de monnaies étrangères qui sont maintenant au point critique. Cela a miné le peso.

Si ce n'était le fait que le cours du peso est fermement rattaché au dollar, une inflation catastrophique semblable à celle de la Chine dans les derniers temps du Kuo-Min-Tang se serait depuis longtemps produite. Perdant confiance dans le peso, le peuple commença au début de l'année à thésauriser l'argent. La menue monnaie a pratiquement disparu de la circulation et causé une paralysie du commerce de détail.

FEROCE REPRESSION

Avec la pauvreté accrue, la rentrée des impôts, sur le plan de la Fédération, des provinces et des barrios, a dégringolé de façon catastrophique. Tandis que les fonctionnaires gouvernementaux, grands et petits, trafiquent et volent et que la corruption a abouti à des scandales publics, des milliers d'insultés ne sont pas payés. Se vautrant dans un océan de misère, les exploités, indigènes et étrangers, coulent

leur vie habituelle dans le luxe et le confort.

A l'égard du mécontentement explosant en guerre civile, le gouvernement ne connaît que la répression. La police opère des raids nocturnes dans les maisons et les petites boutiques de Manille pour rechercher les détenteurs d'argent. Des gangsters en uniforme descendent dans les villages pour emmener en prison les contribuables fautifs. Les « per-